Deux ans au claque

Dans « La maison », Emma Becker raconte son expérience de la prostitution. Lucide et féroce.

Jeu de rôle. Emma Becker décrit avec précision l'intimité cosy et le mauvais goût splendide du bordel berlinois où elle a choisi de s'enfermer.

PAR CLAUDE ARNAUD

L'autofiction décline. L'évocation d'enfances violées a fini par lasser une époque qui couve sa progéniture : on croise trop de vraies victimes autour de nous pour s'en inventer encore. Issue de ce courant, Emma Becker a décidé d'inverser la vapeur. Elle est partie s'enfermer, à pas même 30 ans, dans une maison close de Berlin sans que personne ne l'y oblige, surtout pas ses parents. Elle s'est glissée dans le lit humide des *Mädchen* – « *embedded* », disait-on des reporteurs enrôlés dans les troupes américaines lors de la conquête calamiteuse de l'Irak. Non pour s'indigner, pour savoir ce que vit un corps qui œuvre à en faire jouir d'autres, leur suce lentement toute contenance. Pour comprendre la mécanique du désir masculin, qui irriguait déjà « Mr » et « Alice », ses deux premiers romans. Pour le plaisir de se perdre en faisant plaisir, elle qui offrit pour ses 21 ans à un jeune amant une call girl qu'ils partagèrent.

Médailles. Becker apprend vite à concevoir son nouveau job comme un rôle. Plus qu'une travailleuse du sexe, selon le terme hygiénique des partisans de la légalisation, elle se vit comme une actrice dont le corps serait juste plus mobilisé que les lèvres – quoique... Nue face à son metteur en scène, elle interprète ses désirs, elle qui doute des siens – les femmes baisent pour un tas d'excellentes raisons qui n'ont rien à voir avec le plaisir physique, note-t-elle. Et la ronde ne cessera plus, du client enamouré et collant au masochiste ne sachant plus que réclamer pour être humilié – mille exigences puériles qu'elle s'empresse de rapporter à ses sœurs, qui lui apprennent en retour à devenir une bonne dominatrice.

> « Et l'excitation que je ressens, dont je lui fais part, il ne lui vient pas à l'esprit qu'elle est totalement détachée de ma chair (...), que mon corps s'en fout mais que ma tête bande. » **Extrait**

Le livre vaut pour la précision de ces passes où les filles ont l'œil sur la pendule, et la description du mauvais goût splendide du bordel. C'est propre, rangé, honnête – le fisc veille –, un claque allemand mené par une femme. Au delà de l'odeur de déodorant et de foutre, il s'en dégage une sorte de tendresse flottante et d'intimité cosy, loin de l'hypocrisie qui condamne à la boue et aux PV des femmes qui mériteraient des médailles. Mais c'est long, deux ans à satisfaire des désirs qu'on ne partage pas, et le livre l'est aussi. Ne nous épargnant rien de l'infantilité des mâles, de leur vulnérabilité, aussi, Emma Becker nous plonge dans cet univers qu'elle dit superbe et pitoyable avec un réalisme tempéré par la drôlerie. Jamais dupe, elle est tout près de voir les hommes comme de grands couillons que trois cris bien placés suffisent à leurrer. Elle rit de voir combien leur organe les tient, même s'il lui arrive d'en pleurer : elle n'est pas là pour leur faire la morale mais pour leur tendre un miroir, au moment précis où ils ferment les yeux. Bêtise attendrissante du mâle, lucidité féroce de sa partenaire tarifée. Emma Becker y a si bien trouvé son compte qu'elle dit regretter être ressortie de son claque, après ces deux ans. Un service militaire au féminin, en quelque sorte, la grande famille du « On en est passé par là »... ■

« La maison », d'Emma Becker (Flammarion, 384 p., 21 €).

PASCAL ITO/FLAMMARION